

le Monde 14.9.2018
**Raison d'être
de la torture**



EN 2009, À LA DEMANDE DE BARACK OBAMA, ont été publiés des « mémos de la torture » (« Torture Memos »). Ces documents secrets de la CIA,

rédigés sous George W. Bush, relaient les diverses techniques d'interrogatoire pratiquées par l'armée américaine au nom de la « guerre contre le terrorisme ». Leur existence même prouvait, si cela était encore nécessaire, que les démocraties libérales n'avaient pas renoncé à la torture malgré la Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants, adoptée en 1984 par les Nations unies.

Le but principal et officiel de la torture est l'obtention d'informations que l'on croit stockées dans la mémoire du prisonnier afin, dans le cas de l'offensive américaine en Irak, de « déjouer des complots, capturer des terroristes, sauver des vies ». Mais le neuroscientifique irlandais Shane O'Mara, dans *Pourquoi la torture ne marche pas*, montre que la torture est impuissante à sonder la mémoire puisqu'elle la détruit au lieu de la produire. Traumatisé, sidéré, le cerveau ne peut accomplir ce qu'on lui demande.

« Pour qu'une souffrance physique relève de la torture, il faut qu'elle soit d'une intensité équivalente à la douleur qui accompagne un dysfonctionnement sérieux du corps, comme une défaillance organique ou physiologique, voire la mort », dit un des « Torture Memos », signés par le procureur Jay Bybee en 2002. Or les troubles neuropsychiatriques qui résultent de la torture constituent bien, de fait, une défaillance organique, mais celle-ci est contre-productive dans la mesure où le cerveau n'est plus capable d'assurer ses fonctions régulatrices habituelles.

Aucun souvenir n'est jamais sûr

On sait aujourd'hui que la mémoire ne sert pas avant tout à enregistrer fidèlement les expériences, elle « se construit et se reconstruit » comme un texte en train de s'écrire. D'abord, il n'y a pas « la mémoire » mais plusieurs systèmes mémoriels (long terme, épisodique, de travail, de rappel). Ensuite, enregistrement et rappel sollicitent des zones cérébrales différentes. Enfin, aucun souvenir n'est jamais sûr (ainsi, par exemple, George W. Bush a-t-il donné trois versions différentes de la manière dont il a appris les attentats du 11-Septembre).

Il apparaît que la torture, loin d'être un détecteur de mensonge, ne fait en réalité que paralyser la collaboration de toutes les fonctions mnésiques. Il n'existerait donc pas de relation causale entre torture et renseignement. Et l'on apprend avec consternation que « le gouvernement Bush n'a pas mené la moindre étude empirique avant d'approuver le recours à ce genre de sévices physiques et psychologiques ».

Outre l'intérêt de son sujet, l'ouvrage de Shane O'Mara a le mérite d'ouvrir enfin la voie à un engagement politique des neurosciences. Le lecteur, convaincu par l'essentiel des analyses empiriques, se demandera toutefois si le livre atteint tout à fait son but philosophique. En effet, que la torture ne serve à rien est peut-être justement sa raison d'être. La torture est un pur abus de pouvoir qui n'a d'autre fin que lui-même et s'invente une crédibilité de façade. A quand une critique neuroscientifique de la violence pour la violence ? ■

**POURQUOI LA TORTURE NE MARCHE PAS.
L'INTERROGATOIRE À LA LUMIÈRE
DES NEUROSCIENCES
(Why Torture Doesn't Work.
The Neuroscience of Interrogation),
de Shane O'Mara,
traduit de l'anglais (Irlande)
par Margaret Rigaud,
Markus Haller, 362 p., 26 €.**